

Roger Judrin, *MOISSON D'ECUME*, Editions Leo Scheer, chroniques, Mars 2006, LA REVUE LITTERAIRE, n°24, p. 43 à 55.

L'ŒIL DE LA N.R.F. CENT LIVRES POUR UN SIECLE, Février 2009, Roger Judrin, Yukio Mishima : Le pavillon d'or, N.R.F. mars 1962, n°111, p. 538-539

Roger Judrin, *SAINTE-SIMON*, Nouvelle édition revue, corrigée et augmentée du St Simon publié en 1970 chez Seghers, Pascal Galodé éditeurs, septembre 2009.

A la poursuite de Saint-Simon

Chasseur émérite, Roger Judrin lâche rarement sa proie. Il ausculte Saint-Simon, le fouaille, le dissèque, le soumet aux rayons x, à un triple pontage, vante sa puissance de suggestion, constate sa brusquerie, ses excès, pour conclure que son style n'est pas sans défauts. Mais alors se demande le lecteur où se niche son originalité ? Pourquoi Roger Judrin, subjugué par son écriture, ne cesse durant des décennies de se nourrir de sa prose ?

Préfaçant Louis-Ferdinand Céline, Henri Godard écrit : « Céline est un aérolithe dont nous n'avons pas fini de faire le tour ». Roger Judrin a du ressentir un phénomène de cette sorte en lisant pour la première fois Saint-Simon, météorite tombé dans le jardin de Lenôtre, si classique, si ordonné, si aligné. C'est le jaillissement désordonné de Saint-Simon charriant sa lave à la Cour de Versailles, qui le fait remarquer. Il présente un homme, une femme, en trois dimensions, se dressant d'un coup devant le lecteur, fantôme quittant un instant sa tombe.

Saint-Simon ne possède pas les caractéristiques attribués généralement à un homme de lettres. Ce n'est pas un lecteur acharné, la littérature n'est pas son fort constate Judrin. Quant aux écrivains de son époque, ils n'étaient pas de son monde. Saint-Simon n'avait pas à prouver qu'il était écrivain. Il écrivait à perdre haleine. Judrin lui reconnaît une « verdure cruelle », éblouissant par la « témérité de ses raccourcis », par sa « joie vengeresse », par le « tour brutal de son génie », par ses « portraits sanglants », voyant en lui moins un écrivain qu'un peintre « broyeur de couleurs ». « L'ardeur du regard », « la fièvre qui porte la phrase », le « désordre obstiné de sa prose » sont autant d'éléments qui fascinent Roger Judrin. Il place Saint-Simon à part des mémorialistes de son siècle qui en compte un grand nombre, comme ceux de Madame de Motteville, de Madame de la Guette, de Monsieur de Pomponne. Ce qui différencie Saint-Simon des *Mémoires* du Cardinal de Retz, c'est que celui-ci est animé par la volonté de comprendre les événements auxquels il participe alors que Saint-Simon ne démontre rien. Roger Judrin met le doigt sur un point essentiel concernant ses Mémoires, à savoir qu'il ne « pense pas mais donne à penser ». Roger Judrin l'appelle « le plus beau crayonneur de nos lettres ». Saint-Simon ne se rattache à rien. La source de son inspiration repose exclusivement sur la Cour de Louis XIV à laquelle il appartient.

On a comparé *A la recherche du temps perdu* de Marcel Proust aux *Mémoires* de Saint-Simon. Proust a fréquenté la plupart des personnages de son vaste roman. Le temps a fait de Saint-Simon un écrivain à part entière. Marcel Proust n'est pas devenu l'écrivain de la *Recherche* du jour au lendemain. Saint-Simon, par contre, remarque Roger Judrin, « est tout entier dans ses premières pages ». C'est vrai, Saint-Simon a consulté le *Journal* de Philippe de Courtilon, marquis de Dangeau (1636-1720) qui a relaté les événements dont il fut le témoin, seulement Saint-Simon ne doit son style qu'à ses propres ressorts.

Alfred Eibel